Anarchie au Royaume-Uni

NIK COHN

Anarchie au Royaume-Uni

Mon équipée sauvage dans l'autre Angleterre

traduit de l'anglais
par Élisabeth Peellaert

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

REPLAY

L'édition originale de cet ouvrage
est parue chez Secker & Warburg, 1999,
sous le titre : *Yes, We Have No*.

ISBN 978.2.8236.1131.1

© Nik Cohn, 1999

© Éditions de l'Olivier / Le Seuil
pour l'édition en langue française, 2000.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Lucy Cohn ; et pour Mary C

Depuis bon nombre d'années, je possède une maison dans le nord-est du Hertfordshire. Le village dont elle dépend en compte une trentaine, la commune dans son ensemble peut-être bien une centaine. Pour moi, c'était le pays dont le temps avait oublié l'existence.

Le décalage qu'on ressent commence avec sa situation géographique. Pour s'y rendre à partir de Londres, il faut prendre le train pour Stevenage, puis, en voiture, parcourir des kilomètres de route où se succèdent des rangées de petites boîtes en brique, traverser une ville-dortoir, emprunter une route de campagne insignifiante bordée de haies poussiéreuses où flotte une odeur d'essence, et s'engager dans un chemin étroit. Deux ou trois kilomètres encore et le chemin commence à grimper. Une longue côte raide et on tourne à angle droit. Juste après le coin, apparaît Brigadoon.

Église paroissiale, place du village, chaumières, puits aux souhaits, mare aux canards, porche de cimetière, pub – rien ne manque. L'impression d'irréalité, d'être tombé dans un décor de cinéma, est si forte que beaucoup de gens, quand je les invite ici pour la première fois, ont tendance à éclater de rire, comme victimes d'un tour de magie.

J'avais vingt-trois ans quand je m'y suis installé. Je venais d'écrire un livre sur le rock and roll qui m'avait valu mon premier gros paquet d'argent et j'ai tout claqué, jusqu'au dernier penny, pour une maison du dix-septième siècle. Trois maisons réunies, pour être exact, sans chauffage convenable, saturées d'humidité et vermoulues, mais à moi, entièrement à moi.

Derrière, il y avait un verger de pommiers, un pavillon d'été tournant et, sur la véranda, un horrible vieux canapé aux ressorts cassés et à la tapisserie défoncée, trop peu reluisant pour qu'on lui permît d'entrer. Le matin où j'ai pris possession des lieux j'ai laissé tomber mes bagages dans l'herbe, j'ai couru et je me suis jeté à plat ventre dans le canapé. J'avais trouvé mon ermitage.

J'avais grand besoin d'un terrier. Je vivais en Angleterre depuis l'âge de quinze ans, mais ce pays restait pour moi une terre étrangère, un endroit où je ne trouvais pas ma place, et où jamais je ne parvenais à me sentir tout à fait à mon aise.

En surface il y avait là quelque chose d'incompréhensible – j'étais né à Londres, mon père était anglais, j'avais l'accent anglais et des racines anglaises. Enfant, en Irlande du Nord où j'avais grandi, je n'avais jamais douté un seul instant que l'Angleterre était le pays auquel j'appartenais vraiment. Derry, où j'ai été élevé, n'était à mes yeux qu'un détour, tout au plus. Le soir, mon père m'emmenait marcher le long des docks et élaborait de minutieux plans de fuite. Il racontait sa propre enfance ; ses années de pensionnat à Norfolk ; ses longues marches dans la campagne pendant l'hiver, les villages anglais et les églises paroissiales, les rituels anglais, les manières anglaises. Ses souvenirs n'étaient pas tous heureux, loin de là. Mais il y avait dans sa voix

une profondeur, un décalage que j'interprétais comme de la nostalgie, et cette nostalgie, je me l'étais appropriée.

L'Angleterre, telle que je l'imaginais alors, était un sanctuaire. Mais ce n'est pas ce pays-là que j'ai trouvé quand je suis allé y vivre, au milieu de mon adolescence. Au lieu de m'accueillir en fanfare, elle m'a tendu une main froide et distante. Ce n'était pas entièrement sa faute, cependant. J'étais indiscipliné et désordonné, tout en arrogance affichée et en souffrances rentrées. Ce que je désirais, par-dessus tout, c'était une réponse. Mais l'Angleterre était restée muette. Pour seule réaction, elle m'avait balayé du regard de la tête aux pieds et elle avait fait la moue.

Cette indifférence me mit en rage. À cette époque, au début des années soixante, l'Angleterre transpirait une assurance écrasante. Certes, la guerre était finie, mais elle répandait ses dernières lueurs. Les gens croyaient encore que sueur et cran anglais, ces vraies valeurs, l'emporteraient sur les artifices étrangers ; continuaient à croire, globalement, en leur droit divin. *Look Back in Anger* et les Jeunes gens en colère n'étaient que des tempêtes isolées. Loin de Soho et de quelques avant-postes de la bohème, régnaient les chocolats chauds, les couvre-théières, les *Dixon of Dock Green*[1], les Gilbert Harding[2] et les terrains de boules ; une nation chaussée de souliers confortables.

Certains mots clefs – sportivité, pudeur, tolérance, savoir-vivre – revenaient sans cesse, brandis et affichés dès que le sujet

1. Série TV sentimentale très populaire en Angleterre dans les années cinquante. (*N.d.T.*)

2. Personnalité de la télévision, célèbre pour sa moustache géante. (*N.d.T.*)

de l'anglicité venait sur le tapis. *L'art de vivre anglais* – telle était la formule magique. Mais nul ne ressentait le besoin de faire le fanfaron ; pas à cette époque. Un de mes premiers employeurs, un agent de voyages à la moustache rousse et au port militaire, qui désirait qu'on l'appelât major, aimait répéter : « Un Anglais ne prétend jamais être le meilleur. Il suffit qu'il le sache. »

Ce sentiment de supériorité était étouffant. Quand je sortais dans le monde, jeune romantique parmi les étrangers, je recherchais les rebelles et les inadaptés. Mes mentors se comptaient surtout parmi ceux qui vivaient dans les marges : les rockers, les beats, les marchands forains, les catcheurs, les gays et quelques criminels. Tous des raconteurs d'histoires obsessionnels ; des faiseurs de mythes, comme moi. Quand j'ai commencé à écrire, à dix-sept ans, mon thème de prédilection était la beauté enfouie.

Et puis il est arrivé quelque chose d'étrange – les rebelles et les inadaptés sont devenus à la mode. Dick Rowe, l'homme qui refusa de signer les Beatles chez Decca, ouvrit par inadvertance les vannes à une marée de jeunes chiots arrogants de toutes confessions. Du jour au lendemain, les agents se plièrent en quatre pour engager du sang frais. Mieux valait se retrouver avec une bande de bons à rien sans talent sur les bras et des régiments entiers de dégénérés et de monstres de foire que de voir les prochains John Lennon ou Joe Orton[1] vous passer sous le nez.

1. Auteur dramatique des années soixante (*Loot*, *Entertaining Mr Sloane*) qui fut assassiné par son amant homosexuel. (*N.d.T.*)

Je fus l'un de ceux qui récoltèrent la moisson. Mon premier essai de roman fut publié sans attendre ; les magazines et la télévision se mirent en rang pour obtenir des interviews. J'apparus dans un ouvrage appelé *Les Jeunes Météores*, le nez chaussé des lunettes noires destinées à le prouver. Je savais pourtant qu'il s'agissait d'une simple tocade. Les suppléments dominicaux pouvaient divaguer sur le Swinging London, mais tout ce que ces mots représentaient, à en juger par mes relevés de droits d'auteur, c'étaient une demi-douzaine de clubs et de trattorias, peut-être cinq mille âmes en tout et pour tout. Une fête bruyante, amusante tant qu'elle battait son plein, mais peu armée pour le long terme. En l'espace de cinq ans, elle m'avait mâché et recraché.

C'est alors que je suis arrivé dans ce village. Un ami m'avait parlé de l'endroit, pensant qu'il m'offrirait une planque adéquate, et, reculant d'un jour la date de mon suicide, j'avais pris la A1. J'avais tourné à angle droit au sommet de la colline et j'étais tombé dans les visions de mon enfance – le monde perdu que mon père avait dessiné pour moi au cours de toutes ces nuits de promenade sur les docks de Derry.

J'eus le sentiment que, là, rien ne pouvait m'arriver. Et ce fut le cas. Le monde entier tournoyait, mais il semblait que seul ce village restât immobile. C'était une sorte de monstruosité géographique, à une heure à peine du West End, mais elle était enclose dans son univers propre, entièrement à l'abri des événements extérieurs. Les maisons restaient debout jusqu'au jour où elles tombaient en ruine et alors il était rare qu'on les remplaçât ; les humains, pareil. Bert Oakley, le vieil homme

qui taillait ma haie, se rappelait être allé à Barnet quand il était petit pour aider à la moisson. Ils étaient nombreux au village à le considérer comme un globe-trotter.

L'endroit était totalement hors du temps à une nuance près : le châtelain, Edward Carter, n'habitait plus le manoir d'époque Jacques Ier. Peu avisé dans ses investissements, il avait dû vendre et vivait à présent avec ses deux sœurs dans un pavillon en bois, une sorte de chalet à quelques mètres des grilles du domaine qui lui avait jadis appartenu. Il demeurait le personnage le plus en vue de la commune – objet de moqueries légères mais aussi d'une affection profonde, avec ses yeux chassieux, sa moustache qui traînait dans la soupe, ses gins roses et ses chapeaux de soleil exotiques –, et sa maison de famille était passée en de nouvelles mains. Les uns après les autres, les propriétaires s'étaient succédé ; un banquier, un agent de change, un capitaine d'industrie. Aucun d'entre eux ne se montrait beaucoup au village et dans mon esprit ils faisaient figure de fantômes.

Cependant, vers 1990, au pub, je commençai à remarquer une nouvelle tête – une jeune et forte femme, tapageuse et voyante, manifestant un goût de hippie riche pour les caftans et les bijoux ethniques. C'était, m'expliqua-t-on, la fille du nouveau propriétaire du manoir. Son père n'était jamais à la maison, elle disposait donc de l'endroit pour elle toute seule. Elle, son bébé, et son petit ami qui composait des jingles pour des spots publicitaires.

J'appellerai la femme Suzan, le petit ami Jude. Le moment venu, après avoir été présentés, nous sommes allés boire à l'extérieur. C'était une soirée de plein été, un de ces crépuscules où la

lumière ne meurt jamais. Suzan parlait et riait librement, tandis que Jude, aigre et cireux, semblait maussade. Sa bouche mince était étirée en un sourire rock and roll ironique et préemballé qui se crispait et se resserrait dès que quelqu'un lui adressait la parole. Je lui demandai quels jingles il avait composés. « Fairy Snow », marmonna Jude. Autant dire la *Neuvième* de Beethoven.

Lorsqu'il se dirigea vers les toilettes, Suzan me reprocha d'être trop direct. Je devais comprendre que Jude était un artiste ; sa musique était toute sa vie. « Il est né dans une cité. Quelque part à Sheffield, vous voyez », me dit-elle d'une voix où perçait une impalpable terreur, comme si le sud du Yorkshire était la jungle de Dzanga-Sangha. Le moindre succès avait été arraché au prix d'une lutte sans merci et cela avait fait de lui un être parfois cassant, prompt à prendre ombrage. « Il vit sur les nerfs », m'expliqua-t-elle.

Voilà pourquoi, sans doute, il ne me regardait jamais dans les yeux. Ni moi, ni personne d'autre, d'ailleurs. Edward Carter, le châtelain, passa devant nous et nous souhaita le bonsoir, mais Jude se contenta de grommeler. Lorsque Suzan m'invita à venir boire un verre de vin au manoir, il prit un air dégoûté. Sa pinte était encore pleine. « Dites au patron que je la prends avec moi », commanda-t-il comme j'allais rapporter mon verre. « Dites-le-lui vous-même », répliquai-je. Des mots qui eurent pour effet d'arracher un petit cri à Suzan, laquelle fixa sur moi un regard tragique, Bambi de quatre-vingt-quinze kilos en robe de batik et bracelets de turquoise.

Je n'étais encore jamais entré dans le manoir. Depuis le sentier qui faisait le tour du domaine, j'en avais seulement aperçu

les lointaines tourelles à travers les arbres. Après avoir franchi la grille et remonté une longue allée bordée de marronniers et de sycomores, nous débouchâmes sur une vaste pelouse tondue à ras. Des paons se pavanaient sur l'herbe, leurs queues incendiées par le soleil mourant. Il y avait des douves.

Suzan me précéda le long d'un large couloir de pierre, aux murs couverts de fresques fluorescentes, fées, trolls et satyres concupiscents. « C'est moi qui les ai peintes », dit-elle. Puis nous nous retrouvâmes dans le salon à siroter du pouilly fuissé. Mais Jude nous avait faussé compagnie. Quelque part, entre les douves et le seau à glace, il avait disparu dans l'escalier qui menait à son studio. Ce ne fut pas long : un synthétiseur commença à tonner de sombres accords d'orgue au-dessus de nos têtes ; des vagues de sons hurlants, soulevées par la tempête. « Je crois que vous l'avez vexé », dit Suzan. L'air éploré, elle contempla les paons par les hautes croisées puis s'excusa et sortit pesamment. Pendant quelques minutes, les accords d'orgue moururent pour ressusciter à nouveau, plus torturés que jamais. Sous les tonnerres d'une nuit de Walpurgis, je reconnus le thème d'une publicité pour une voiture de sport italienne : une route serpentant sur une falaise avec, en dessous, des eaux bleues étincelantes et, au volant, une belle aux jambes fuselées, aux longs cheveux blonds flottant au vent. Je bus mon vin, et Suzan réapparut, paniquée. « Il faut partir », dit-elle sur un ton désolé mais ferme en me raccompagnant jusqu'à la porte.

En rentrant chez moi, je vis Edward Carter. Il avait quitté le pub et rentrait au volant de son antique Ford, à peine plus rapide qu'un faisan en promenade. Comme nous nous

croisions, il souleva son chapeau et, brusquement, sans aucune raison consciente, je me mis à fredonner « Yes We Have No Bananas ».

Au cours des vingt dernières années, j'avais vu très peu de choses de l'Angleterre profonde. Adolescent, je l'avais parcourue en tout sens ; j'avais passé trois ans à Newcastle, exploré le Yorkshire et l'East Anglia, séjourné à Bristol et à Brighton, dans le Merseyside, dans les Midlands. Mais c'était à une autre époque, et j'étais quelqu'un d'autre. Et puis les changements de marée ont commencé à atteindre mon jardin, et c'est alors seulement que j'ai ressenti le besoin de reprendre mes expéditions.

Autrefois, comme je l'ai dit, le village était invulnérable. Le monde extérieur pouvait bien se débattre et imploser : ici, le mot cataclysme ne signifiait toujours rien de plus qu'un cheval mort, un toit en ardoise soufflé par la tempête, un tonneau d'Abbot Ale tourné à l'aigre.

Mais au début des années quatre-vingt-dix, le temps s'était enfin mis au travail. La plupart des paysans que j'avais connus étaient maintenant décatis ou à l'article de la mort. Ceux qui les remplaçaient ne parlaient pas d'agriculture mais d'agronomie. Les agriculteurs, au sens strict, n'existaient plus. De nos jours, on parlait de « petits entrepreneurs dans la communauté rurale ».

L'éleveur de porcs qui possédait la ferme en face de chez moi et qui, cérémonieusement, prenait un bain et se changeait sans faute tous les lendemains de Noël, céda la place à un entrepreneur en bâtiment qui travaillait à Stevenage. La femme fardée, ma voisine – fille d'un colonel anglo-irlandais,

starlette d'avant-guerre et grande buveuse de doubles whiskies au petit déjeuner –, mourut et fut remplacée par du sang frais venu d'Essex en Porsche. Edward Carter mourut, lui aussi. Le pub fut redécoré et commença à servir des repas. Les bottes en caoutchouc furent frappées d'interdiction à l'intérieur des murs. Allemands et Scandinaves apparurent aux terrasses. La rue du village cessa de sentir le porc.

Ma propre maison elle-même n'était plus sacro-sainte. Mes parents s'y étaient installés et je devins un invité. Moquette, chauffage central, douche – l'endroit était difficilement reconnaissable. Au lieu du sofa sur la véranda de derrière, il y avait à présent d'élégants fauteuils de jardin. L'herbe était fraîchement tondue, la jungle du verger domestiquée. Je m'y sentais étranger.

Un équilibre fondamental avait été détruit. Ma nature a toujours balancé violemment entre deux extrêmes – le besoin de carburer et le besoin de rester à l'abri, sans aucun réel compromis. Quand je pensais à l'Angleterre, je me représentais la tête du Pr Brainstawm, le savant fou des vieux albums de Heath Robinson, avec ses deux maigres frisouillis –, l'un pour mon village et le monde intact qu'il représentait, l'autre pour les champs de bataille de l'excès de part et d'autre d'un énorme crâne chauve, légèrement moite. À présent le premier s'était fané et le second avait perdu sa séduction. Le courant m'a éloigné de mon trou.

Alors je me suis remis en route.

Je suis revenu sur les pas de mes premiers voyages. Quelques jours, d'abord ; puis des semaines et des mois. J'ai commencé

par Londres, je me suis lentement frayé un chemin au-dehors et, une fois revisité tout ce que je connaissais, je me suis attaqué aux régions inexplorées. Je ne cessais pas de rencontrer des gens qui connaissaient d'autres gens, qui à leur tour connaissaient d'autres gens, jusqu'à ce que je me fusse construit un réseau, déglingué mais labyrinthique, qui s'étendait sur tout le pays. Et puis je suis revenu au point de départ. J'ai pris une dernière, une profonde respiration. Et j'ai tout recommencé.

Le choc a été écrasant. Au lieu du pays que je croyais connaître, aussi accueillant qu'une jatte de porridge froid, j'ai trouvé un pays tout neuf, rempli de merveilles.

C'était très loin de ce que j'attendais. Avant de me lancer dans mes aventures, j'avais pataugé dans le fatras recommandé – traités politiques, tours d'horizon économiques, romans contemporains brillants – et tous s'accordaient à dire que l'Angleterre était une épave. Elle n'avait pas seulement perdu son pouvoir, mais sa dignité, son honneur et tout semblant de moralité. L'exergue à une nouvelle de Martin Amis résumait le ton général : *Mauvaise nourriture, mauvaise haleine, mauvaise sexualité, mauvaise santé, et très mauvaise politique. C'est l'Angleterre, pas vrai ?*

Pas moins de soixante pour cent de la population, avais-je lu, luttait pour survivre. Un tiers de ceux-là étaient déjà tombés du haut de la falaise, un tiers avaient le plus grand mal à s'accrocher et le dernier tiers étaient sur un terrain glissant. À en croire *Granta*, il ne restait guère qu'à éparpiller les cendres. « Est-ce là une nation, un mode de vie, qui prend congé de soi-même ? » interrogeait la couverture.

La réponse, laconique, était : « Oui. » La vieille Angleterre en effet était morte ou moribonde. La stabilité avait disparu ; et toutes les certitudes avec elle. En dépit des platitudes euphorisantes que débitait Tony Blair entouré de ses majorettes Cool Britannia, c'était un pays en proie au trouble, violent et dépossédé, par endroits au bord de l'anarchie.

Et en réaction à tout cela, il y avait quoi ? De la passion, de l'énergie, de l'humour, de la rage. Les exclus dispersés, rencontrés au cours de mes premiers voyages, dans les années soixante, formaient à présent une armée. N'étant pas économiste, je ne pouvais donner un pourcentage fiable de leur nombre, mais ils me semblaient constituer une puissance considérable. Un pays tout entier au cœur d'un pays, fort de plusieurs millions de personnes. Les sans-travail, les sans-abri, les sans-espoir. Leurs masses innombrables remplissaient les tours et les cités. Mineurs, dockers et ouvriers des aciéries qui ne travailleraient plus, et jeunes sans diplôme qui ne travailleraient jamais. Venus des Caraïbes, d'Irlande, d'Afrique et d'Europe de l'Est, et leurs enfants, nés en Angleterre qui étaient les nouveaux Anglais. Nomades et techno-freaks, la nation tribale. Nouveaux chrétiens, bikers, fétichistes, guérisseurs de la foi, visionnaires, squatters, drogués, cinglés, et héros de la rue. Beaucoup d'entre eux étaient perdus, et beaucoup ne seraient jamais retrouvés. Et pourtant, ils étaient pleins de sève ; farouches et d'une énergie explosive. Cette autre Angleterre, à la différence du vieux modèle, était en permanence sur le feu.

Une nuit, à Sheffield, j'étais couché sans pouvoir dormir dans un bed and breakfast, l'oreille tendue vers le karaoké qui

REPLAY
dans la même collection

L'Homme-Dé
Luke Rhinehart

Screen
Barry Malzberg

Chanson de la neige silencieuse
Hubert Selby Jr.

J'ai tué Phil Shapiro
Ethan Coen

La Vie conjugale
David Vogel

Banjo
Claude McKay

Les Arabes dansent aussi
Sayed Kashua

Les Enfants du Bronx
Adrian Nicole LeBlanc

G.
John Berger

Autobiographie de ma mère
Jamaica Kincaid

Jernigan
David Gates

Vessies et Lanternes
Alain Chany

Des anges dans la neige
Stewart O'Nan

Démonologie
Rick Moody

Purple America
Rick Moody

Mumbo Jumbo
Ishmael Reed

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2017. N° 1128 ( )
– Imprimé en France –